

Steven Parrino – Œuvre graphique (1989-2004)

Jusqu'au 30 avr., 11h-19h (sf lun., dim.), galerie Loevenbruck, 6, rue Jacques-Callot, 6^e, 01 53 10 85 68. Entrée libre.

TT Il y a de meilleures fins d'année : dans la nuit du 31 décembre 2004 au 1^{er} janvier 2005, l'artiste américain Steven Parrino roule sur sa moto dans les rues de New York, passe un dos d'âne à Brooklyn et trouve la mort à l'âge de 46 ans. Fin de l'histoire ? Pas tout à fait, puisque son œuvre, qui mêle l'humeur punk à la peinture abstraite et revisite le monochrome noir d'un Malevitch avec des toiles de même couleur froissées et baroques, continue de fasciner. La galerie Loevenbruck a la bonne idée de réunir une suite d'inventions graphiques peu connues de l'artiste, de 1989 à 2004, mêlant collages et dessins. Des petits rébus à l'humour fort corrosif.

Photo

Bogdan Konopka – Notes de lumière

Jusqu'au 30 avr., 14h-19h (sf lun., mar., dim.), Les Douches la galerie, 5, rue Legouvé, 10^e, 01 78 94 03 00. Entrée libre.

TTT Un Bogdan Konopka se reconnaît sans faille : un petit format en noir et blanc de la taille du négatif de sa chambre photographique, précieusement développé et tiré par ses soins. Ce travail, il le fit jusqu'à sa disparition, en 2019. La brume d'un torrent transformée en nuage, une branche d'arbre noyée dans le brouillard, le dessin d'une route au crépuscule...

Le monde de Konopka se regarde avec minutie, comme des enluminures, entraînant le regard dans un univers de fables magiques ou tragiques ; tout en illusions photographiques.

Bruno Serralongue – Pour la vie

Jusqu'au 24 avr., 14h-19h (sf lun., mar.), Le Plateau, 22, rue des Alouettes, 19^e, 01 76 21 13 41. Entrée libre.

TT L'exposition « Pour la vie » réunit des extraits de travaux de Bruno Serralongue réalisés depuis 1990. C'est toujours équipé d'une lourde chambre photographique que ce dernier va se placer au cœur de l'événement, en suivant

des manifestations contre la pollution en Inde ou aux États-Unis, le quotidien des migrants dans les camps de Calais, l'expulsion d'un foyer à Saint-Ouen... Il ne prend pas d'images chocs à la manière d'un photojournaliste, mais se place dans les coulisses de l'actualité. Et pose ainsi les jalons pour une autre forme d'information. Comment un événement existe-t-il ? Et comment le montrer ? La proposition de Serralongue est de laisser la possibilité à chacun d'interpréter librement ces photos décalées.

Femmes photographes de guerre

Jusqu'au 31 déc., 10h-18h (sf lun.), musée de la Libération de Paris – du Général-Leclerc – Jean-Moulin, 4, av. du Colonel-Henri-Rol-Tanguy, 14^e, 01 71 28 34 70. (6-8€).

TT Le beau musée de la Libération de Paris réunit les travaux de huit femmes photoreporters ayant couvert différents conflits, de la guerre d'Espagne aux affrontements en Afghanistan. Des images violentes, avec leur lot de cadavres, d'hommes en armes et de ruines. Avantage que leurs homologues masculins, elles témoignent aussi de la présence des femmes au combat, de la vie des civils et des réfugiés, qu'elles approchèrent plus facilement. Documents et journaux attestent de la diffusion de ces images, qui valurent à leurs autrices de nombreuses distinctions. Une exposition riche, pédagogique, rassemblant des photos précieuses.

Voir article page 13

Gaston Paris – La photographie en spectacle

Jusqu'au 18 avr., 11h-21h (sf mar.), Centre Pompidou, place Georges-Pompidou, 4^e, 01 44 78 12 33. Entrée libre.

TT Gaston Paris (prononcez « Parisse », génial photographe de l'entre-deux-guerres, est inconnu. L'étude de ses planches-contacts et de ses négatifs, acquis par l'agence Roger-Viollet, a permis à l'historien Michel Frizot de révéler son talent. Il croquait le monde des arts et du spectacle à la manière d'un impressionniste et avec l'humour décalé d'un surréaliste. Il pratiquait le clair-obscur, la bascule du cadrage, des zooms sur

des situations incongrues dans les milieux du cirque, du music-hall, dans les rues de Paris. Son œuvre est mise en valeur à travers une abondance de maquettes, de planches-contacts, de tirages originaux... Un régal pour amateurs de photographies, de graphisme et d'histoire(s).

Harold Feinstein – Life as it was

Jusqu'au 26 mars, 11h-19h (sf lun., dim.), galerie Thierry Bigaignon, 18, rue du Bourg-Tibourg, 4^e, 01 83 56 05 82. Entrée libre.

TT L'Américain Harold Feinstein, né en 1931, revient dans le récent et beau lieu de la galerie Bigaignon pour le dernier chapitre de la trilogie qui lui est consacrée. Le premier s'attachait à la jeunesse insouciant de l'après-guerre, dont on se rappelle les images de Coney Island. La deuxième série, prise entre 1964 et 1988, portait plus largement sur New York. Aujourd'hui, zoom partiellement arrière pour ce troisième volet, lui aussi plein de New-Yorkais dans les rues de leur vie, saisis depuis 1949 jusqu'à 1988. Un bel exemple de *street photography*, avec des cadrages somptueux et des scènes truculentes, pour un bel hommage à ce grand photographe.

Memori

Jusqu'au 19 mars, 14h-19h (sf lun., dim.), 12h-19h (sam.), galerie XII, 14, rue des Jardins-Saint-Paul, 4^e, 01 42 78 24 21. Entrée libre.

TT Inspiré par la légende de Senbazuru (réaliser en un an un origami composé de mille grues en papier reliées permettrait qu'un vœu se réalise), François Laxalt a photographié le vol de mille

volatiles. Autour de cette performance au modeste résultat (des petits tirages), la galerie a réuni trois photographes japonais. Yoshinori Saito saisit quelques brindilles qui percent la neige comme autant de discrets traits de dessin. Naohiro Ninomiya glane des images isolées : celles d'une branche d'arbre ou d'un clair de lune qu'il tire en petit format. Toshiya Watanabe dans « Somewhere not here » laisse planer l'inquiétude : ici la nature flotte sans être attachée à la moindre ligne d'horizon, ailleurs un oiseau solitaire semble posé sur un sol mou... C'est ainsi que magie et poésie visuelle investissent les murs, dans cette jolie galerie.

Nobuyoshi Araki

Jusqu'au 14 mars, 11h-19h (sf mar.), 11h-21h (ven.), Bourse de commerce – Pinault Collection, 2, rue de Vienne, 1^{er}, 01 55 04 60 60. (7€-14€ sur réservation).

TT Araki photographie aussi bien des vues banales de Tokyo que des bonnages pratiqués sur de jeunes femmes. Dans son studio ou dans les chambres d'hôtel, il explore au sens propre et figuré le corps de la capitale nipponne. Il joue avec les limites du porno et de l'érotisme pour révéler une situation de la femme et une culture propre à son pays. La tradition est toujours convoquée, que ce soit celle de la liberté sexuelle avant le mariage, de la contemplation du sexe féminin, du kimono ou des fleurs. L'accrochage, ici, forme une boucle sans début ni fin, où se confondent, à l'image, vie artistique et vie personnelle d'Araki. C'est une histoire de photo, impudique, unique en son genre, certes, mais à la longue lassante.

Nuages

Jusqu'au 2 avr., 12h-19h (sf lun., dim.), 11h-19h (sam.), galerie Camera obscura, 268, bd Raspail, 14^e, 01 45 45 67 08. Entrée libre.

TT Seize photographes de toutes nationalités et styles ont confié leurs images de nuages. Des clichés intimes, qui ne sont pas forcément pour eux un sujet de prédilection et viennent composer cette délicate exposition. Tout en petit format, majoritairement en noir et blanc. Michael Ackerman, Jungjin Lee, Bernard Plossy, Pentti Sammalhatti, Masao Yamamoto... cadrent la mer, les champs, les montagnes

ou encore le ciel, et les formes ouatées qui s'en détachent ; autant de variations sur un thème. Une exposition tournée vers l'émerveillement !

Raymond Depardon / Kamel Daoud – Son œil dans ma main. Algérie 1961-2019.

Jusqu'au 17 juil., 10h-18h (sf lun.), 10h-19h (sam., dim.), Institut du monde arabe, 1, rue des Fossés-Saint-Bernard, 5^e, 01 40 51 38 38. (4-8€).

TT Depardon était un tout jeune homme lorsqu'il mit pour la première fois les pieds en Algérie, en 1961. À Alger, il photographie au téléobjectif le ballet des passants, où se mêlent femmes vêtues à l'européenne et d'autres en vêtements traditionnels. Là, face à la mer, ce sont de jeunes amoureux ; ailleurs, des vieux sirotant un café à une terrasse. Tout semble serein. En réalité, c'est la guerre. Le photographe apprendra à ses dépens qu'il n'est pas facile de faire des images dans un tel contexte... En 2019, il retourne à Alger et à Oran, accompagné de l'écrivain Kamel Daoud, dont on retrouve au milieu de l'expo les textes (assez obscurs), présentés sous forme de kakemonos. Les corps sont moins libres, plus tristes ; les visages, cachés ; l'époque a changé. Le pays est indépendant, mais, entre-temps, il a traversé la guerre civile. Un tendre voyage dans l'histoire de l'Algérie, tout en esquisses.

Susan Meiselas – Carnival strippers revisited

Jusqu'au 30 avr., 10h-19h (sf lun., dim.), 11h-19h (sam.), Magnum Gallery, 68, rue Léon-Frot, 11^e. Entrée libre.

TT À l'été 1972, dans le Maine, Susan Meiselas tombe sur de grandes tentes annonçant des *girl shows* réservés aux hommes. Interdite d'entrée, c'est dans les coulisses qu'elle va sympathiser avec les strip-teaseuses, les photographeur, mais aussi collecter leurs histoires personnelles, et ce pendant quatre étés. Ces images en noir et blanc ont été réunies dans un livre, *Carnival Strippers*, devenu un classique de la photographie. Il est rare de voir les images couleur que Meiselas a prises en même temps. Le bleu du ciel, les teintes des costumes, les pubs sexy peintes sur les toiles des tentes ont quelque chose



Nuages Jusqu'au 2 avr., à la galerie Camera obscura.